

L'hygiène personnelle dans la vallée du Saint-Laurent, 1790-1835

Jean-Pierre Hardy et Nicole Castéran

De l'eau et du savon : une histoire des soins du corps
Numéro 70, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hardy, J.-P. & Castéran, N. (2002). L'hygiène personnelle dans la vallée du Saint-Laurent, 1790-1835. *Cap-aux-Diamants*, (70), 10–13.

L'HYGIÈNE PERSONNELLE DANS LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT, 1790-1835

PAR JEAN-PIERRE HARDY
ET NICOLE CASTÉRAN

Lave-mains

Malgré la présence de quelques lave-mains de facture française chez l'élite du XVIII^e siècle, il faut attendre les années 1820-1830 pour que leur popularité s'accroisse de façon significative. Le matériau le plus communément utilisé est le pin; on rencontre plus rarement le frêne, le merisier et l'acajou.

De gauche à droite :

Lave-mains en acajou et en érable marbré de style Hepplewhite-Sheraton.

Les tables de toilette en encoignure étaient peu courantes.

Premier tiers du XIX^e siècle
SMCC, D-10182

Photo : Harry Foster
Lave-mains en pin de couleur bleu-vert, muni d'un tiroir à la base
Première moitié du XIX^e siècle
SMCC, A-5151

Photo : Harry Foster
Lave-mains commun en pin
Première moitié du XIX^e siècle
SMCC, A-5150

Photo : Harry Foster

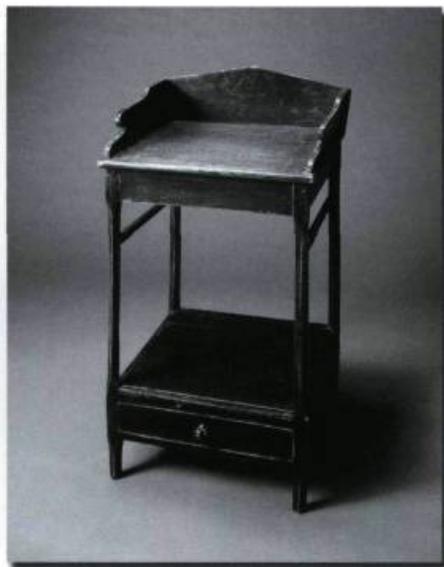
Les êtres humains passent le plus clair de leur temps à accomplir, jour après jour, un enchaînement de gestes usuels. Se nourrir, se vêtir, se laver donnent forme, selon les sociétés et les époques, à une multitude de coutumes et de façons de faire transmises de génération en génération. Pour banals qu'ils puissent paraître, ces petits gestes n'en demeurent pas moins de précieux témoins d'une culture et d'une période et, à ce titre, un digne objet d'étude pour l'historien. Ce dernier se heurte toutefois à un écueil de taille : le mutisme de la plupart des documents anciens sur des sujets si triviaux, et si intimes dans le cas des soins corporels.

Cette étude sur l'hygiène personnelle dans la vallée du Saint-Laurent se fonde sur les informations inédites livrées par les inventaires après décès, où sont énumérés plusieurs articles liés à la toilette. Il s'agit d'informations partielles, certes, mais que

viennent étoffer diverses observations tirées de récits de voyage, de listes de marchandises et d'annonces de journaux. Pour bien saisir la situation dans la vallée du Saint-Laurent, un rapide survol des notions de propreté et des usages en cours outre-Atlantique s'impose.

DES GESTES, HABITUDES ET NOTIONS HÉRITÉES DE LA FRANCE

Dans la France du XVIII^e siècle, tout comme en Angleterre d'ailleurs, la toilette était «sèche». C'est qu'à cette époque, on craignait l'eau... comme la peste. On la croyait en effet responsable des terribles épidémies (de peste en l'occurrence) qui sévissaient périodiquement depuis des siècles et de la propagation des maladies en général. En dilatant les pores de la peau, l'eau ouvrait, croyait-on, la voie aux miasmes ambiants, lesquels se frayaient ensuite un passage jusqu'aux organes. On incriminait en particulier l'eau chaude à laquelle on prêtait des effets également délétères sur les mœurs, l'énergie et la volonté. Si on se livrait à des ablutions partielles, essentiellement du visage et des mains, on se contentait, pour le reste du corps, de changer

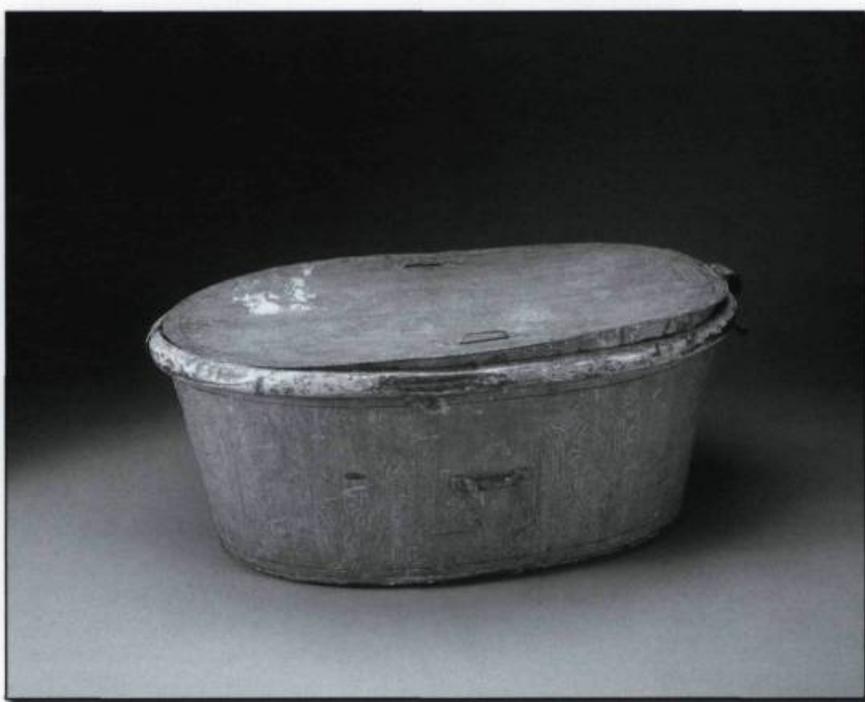


de chemise le plus souvent possible, opération censée éliminer la crasse et les vermines. Encore fallait-il en posséder plusieurs, et il y a fort à parier que les plus humbles se couchaient avec leur unique chemise collée à la peau par la sueur d'une journée laborieuse. Pour la classe des nantis, propreté était souvent synonyme d'apparence. En plus de disposer de nombreuses chemises, qu'ils préféraient blanches, ces derniers usaient de subterfuges. Les fards, qui n'étaient pas l'apanage des femmes, servaient à créer les contrastes recherchés entre la blancheur du teint, le carmin des lèvres et le noir des yeux. Les parfums, qui avaient pour fonction de masquer les odeurs corporelles, devaient être puissants. Ils étaient fabriqués à partir de musc et de civette (substances tirées de glandes animales) et d'ambre gris (concrétions intestinales des cachalots). On s'en aspergeait généreusement le corps et on en imprégnait même les vêtements, les gants, les mouchoirs et les perques.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, de nouvelles idées se firent jour. À la faveur d'une accalmie des épidémies, on réhabilita l'eau, du moins l'eau froide, lui attribuant non pas des pouvoirs nettoyants, mais des vertus stimulantes et revigorantes. Dans la foulée du retour à la nature prôné par des philosophes comme Jean-Jacques Rousseau, on commença aussi à remettre en cause le recours aux divers artifices de la mode. On se rendit compte de la nocivité du blanc de céruse, dont femmes et hommes s'enduisaient généreusement le visage. Petit à petit, les parfums d'origine animale cédèrent le pas à des senteurs moins entêtantes de fleurs (rose, jasmin, lavande, violette), de fruits (orange, citron, amande) et d'herbes (romarin, thym). Plusieurs décennies s'écoulèrent cependant avant de voir évoluer les usages et c'est en Angleterre que les changements furent les plus précoces et les plus perceptibles.

L'HYGIÈNE DU CORPS

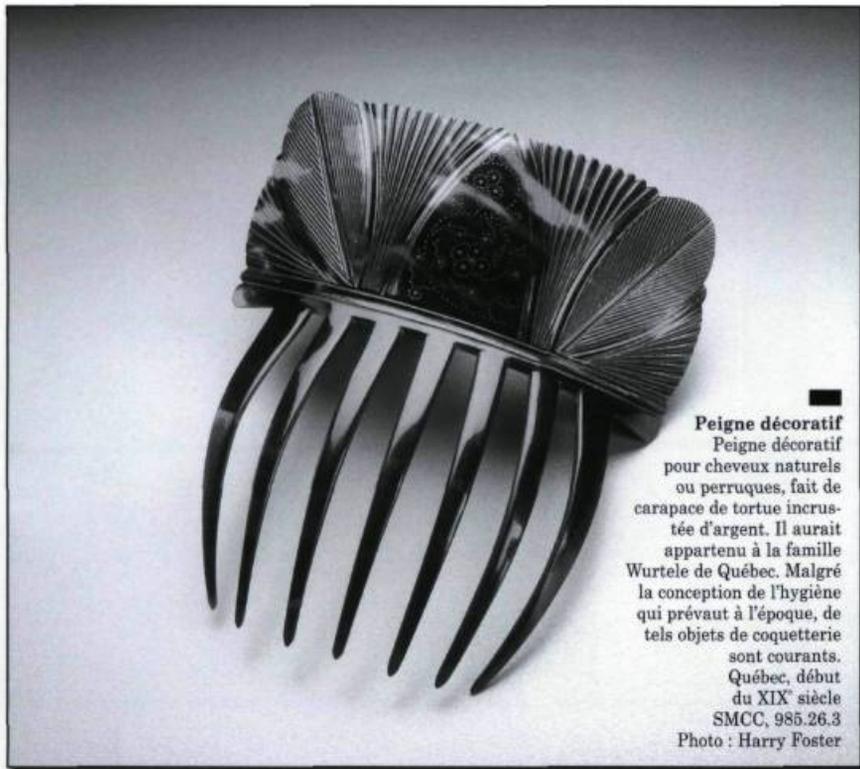
Si l'eau abondait dans la vallée du Saint-Laurent, elle n'en inspirait pas moins la même méfiance qu'en Europe. Les nombreuses mentions, dans les inventaires, de cuves, bassins ou fontaines ne font guère avancer notre propos puisque ces divers récipients pouvaient servir à toute autre chose qu'à la toilette. En revanche, un meuble comme le lave-mains, dont l'usage ne fait aucun doute, est extrêmement rare au XVIII^e siècle et ne se répand chez l'élite que dans les années 1820 et 1830. Les essuie-mains - vocable révélateur de l'utilisation que l'on faisait des serviettes à l'époque - connurent également



une hausse de popularité dans le premier quart du XIX^e siècle. Quant au savon, il servait d'abord et avant tout à la lessive. Les savons fins ou savonnets qu'offraient les marchands de Québec et de Montréal dès le début du XVIII^e siècle étaient essentiellement destinés au rasage. À la fin du XVIII^e siècle, les «savonnets à main» firent leur apparition, mais leur usage demeura fort limité. Ce ne fut qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle que le recours au savon pour la toilette se généralisa dans la vallée du Saint-Laurent, tout comme d'ailleurs aux États-Unis et en Angleterre d'où provenaient désormais les influences.

L'apparition des bains publics et des baignoires au Bas-Canada dans le premier quart du XIX^e siècle témoigne également de la pénétration des courants de pensée anglais, qui mettaient à l'honneur les mérites curatifs des eaux, notamment de l'eau de mer. Tant à Québec qu'à Montréal, on ouvrit des bains publics. Dans les années 1830, certains hôtels, comme l'Albion de Québec ou l'hôtel des Sources de Varennes, annonçaient leurs services de bains d'eau de pluie ou d'eau salée. Par ailleurs, les médecins recommandaient ardemment les eaux de Kamouraska, qui devint une station balnéaire très courue par la classe opulente. «Durant l'été, ce village devient vivant, par le grand nombre de personnes qui s'y rendent pour rétablir leur santé, ayant la réputation d'être un des endroits les plus sains de toute la province : on y prend aussi les eaux, et il s'y rend beaucoup de personnes

Baignoire de voyage
Petite baignoire portable, utilisée par les officiers militaires lors des déplacements. Le couvercle est muni par une penture et fixé par des sangles de cuir. Les mesures d'hygiène étaient généralement mieux observées chez l'élite et dans les institutions tels les hôpitaux et les pensionnats. Région de Kinston (Kingston?), vers 1840 SMCC, 992.32.3 a-b Photo : Harry Foster



Peigne décoratif
Peigne décoratif pour cheveux naturels ou perruques, fait de carapace de tortue incrustée d'argent. Il aurait appartenu à la famille Wurtele de Québec. Malgré la conception de l'hygiène qui prévaut à l'époque, de tels objets de coquetterie sont courants. Québec, début du XIX^e siècle SMCC, 985.26.3
Photo : Harry Foster



Flacons à parfum ou à senteur

Le plus souvent faits en verre, en porcelaine ou en métal ouvré, les flacons à parfum ou à senteur faisaient partie du nécessaire habituel de toilette, voisinant fards et poudres. Les sels de senteur, appelés également sels anglais ou «sels volatils», pouvaient contenir de l'ammoniac, de l'eucalyptus, du menthol, du phénol ou toute autre substance stimulante.

pour les avantages des bains de mer.» Voilà ce qu'en disait l'arpenteur général Joseph Bouchette, en 1815, dans sa *Description topographique de la province du Bas-Canada*.

À partir des années 1830, quelques marchands équipèrent même leur domicile de

luxueuses baignoires de fer blanc et de zinc. Cette vogue des bains thérapeutiques – on se baignait davantage, semble-t-il, pour se soigner que pour se laver – ne concernait toutefois qu'une infime proportion de la population.

Si l'on découvrait à l'eau, en ce premier tiers du XIX^e siècle, des pouvoirs curatifs, on n'en continuait pas moins d'en ignorer les propriétés nettoyantes. Comme en Europe, on assimilait la propreté à l'apparence et à la blancheur, celle du linge notamment. L'observation suivante de Philippe-Aubert de Gaspé est, à cet égard, éloquente : «Les plus pauvres femmes lavent leurs planchers tous les samedis, et toute leur famille met du linge blanc au moins une fois par semaine. Je connais des femmes pauvres qui font coucher leurs enfants de jour, le samedi, pour laver leur seule et unique chemise.»

L'ENTRETIEN DE LA BARBE ET DES CHEVEUX

Toutes les sources concordent pour dire que la mode était au visage rasé jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Pourtant, si l'on en croit les inventaires, bien peu d'hommes possédaient ce qu'il fallait pour s'acquitter de cette tâche, surtout au XVIII^e siècle. Il est vrai qu'à cette époque marchands, fonctionnaires, membres des professions libérales mais aussi quelques artisans et journaliers fréquentaient régulièrement les boutiques de barbiers, lesquels disposaient d'un outillage fort élaboré.

Dans le premier tiers du XIX^e siècle, on semble s'adonner plus volontiers à cette activité comme l'atteste la présence accrue d'objets liés au rasage dans les inventaires. Les plus cossus des citoyens de Québec et de Montréal disposaient d'une véritable panoplie, comprenant bassin à barbe, miroir, pierre à aiguiser, rasoir, etc. Les gens du commun, pour leur part, se satisfaisaient d'un rasoir loué au barbier, pratique courante au début du XIX^e siècle, voire de leur couteau de poche.

Les femmes et les hommes portaient les cheveux longs, lâches sur les épaules, noués en bourse à l'arrière de la tête, attachés simplement avec des rubans ou, plus rarement, enroulés dans une peau d'anguille. On les démêlait et les passait au peigne fin pour en extraire les poux que les têtes de toutes conditions abritaient. «Auriez-vous, M. Verreault, de ces bons peignes fins, là, comme du temps des Français, qui abattaient 50, 60, 80 100 vermines d'un coup?», avait demandé, au tournant du siècle, un client au marchand général de Saint-Jean Port-Joli.

De gauche à droite :
Verre ciselé de style Régence
Fabriqué en Angleterre, début du XIX^e siècle SMCC, A-5682 a-b
Photo : Harry Foster
Fiole en verre, bleu de cobalt orné de fleurs
Angleterre, fin du XVIII^e siècle SMCC, A-5692 a-b
Photo : Harry Foster
Flacon de senteur en verre marbré, d'inspiration italienne
Premier quart du XIX^e siècle SMCC, A-5689 a-b
Photo : Harry Foster

On se gardait bien de laver les cheveux à l'eau, et encore moins au savon. On préférait les poudrer, notamment avec de l'amidon, afin d'en absorber le gras. Les «poudres à poudrer» étaient en si forte demande que deux fabriques ouvrirent leurs portes à Québec, en 1787. Selon Pehr Kalm, les dames de la vallée du Saint-Laurent faisaient grand cas de leur coiffure : «même en semaine [...], ce à quoi elles tiennent particulièrement, c'est à friser leur chevelure, à avoir toujours les cheveux bouclés et poudrés, et le devant de la tête garni de diamants, de pierres taillées et autres brillants.» Il ajoute que même les femmes de conditions modestes «frisent et poudrent leurs cheveux chaque dimanche».

La perruque fut répandue parmi les notables au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. Dans la ville de Québec, entre 25 et 35 % des fonctionnaires et officiers ainsi que 10 % des artisans portaient alors la perruque, presque toujours parfumée et poudrée. Cette mode tomba graduellement en désuétude au cours des décennies suivantes pour disparaître presque totalement dans le premier tiers du XIX^e siècle.

LE SOIN DES DENTS

Pour le commun, l'hygiène dentaire, telle qu'on l'entend aujourd'hui, était pratiquement inexistante et se résumait à extraire à l'aide du premier bout de bois à sa portée un morceau de nourriture coincé entre les dents, peut-être à frotter occasionnellement les dents avec un chiffon sec, l'eau étant jugée néfaste pour les gencives et les dents. Si l'on ajoute à cela la fâcheuse mais courante habitude de manger des oignons crus au petit-déjeuner, on ne peut que sympathiser avec Pehr Kalm visitant la vallée du Saint-Laurent au milieu du XVIII^e siècle : «Les Français [entendons les Canadiens] de condition modeste dégagent parfois une si forte odeur que la personne qui les rencontre dans la rue et n'est pas habituée doit presque se boucher le nez.»

Pour sa part, l'élite recherchait la blancheur des dents «apparentes» - on ne se préoccupait guère des autres - et la fraîcheur de l'haleine. On proposait à cet effet un éventail de produits passablement corrosifs et abrasifs comme la pierre ponce, la crème de tartre et le corail. Même dans les rangs des mieux nantis, la brosse à dents était un objet rarissime et le restera au siècle suivant. Toutefois, la progression des objets reliés aux soins des dents dans les



inventaires et l'augmentation de dentistes et de «mécaniciens dentaires» dans les principales villes sont deux éléments qui laissent à penser que des changements sont en train de se produire dans le domaine de l'hygiène dentaire.

■ **Trousse de voyage**
Trousse de voyage exceptionnellement bien pourvue, contenant nécessaire à rasage, parfums et bijoux. Certains objets datent des années 1815-1820. Angleterre, vers 1850. SMCC; D-2668
Photo : Harry Foster

L'ORÉE D'UNE ÈRE NOUVELLE

Au cours du premier tiers du XIX^e siècle, deux grandes tendances se dégagent dans les habitudes d'hygiène des habitants de la vallée du Saint-Laurent, annonciatrices de changements plus profonds qui se feront jour à partir des années 1850. D'abord, la peur de l'eau s'estompe. Avec la vogue des bains, l'eau apparaît de plus en plus comme un gage de santé; elle finira par devenir gage de propreté. On assiste ensuite à la multiplication des articles et des produits liés à la toilette et aux soins des dents, ce qui témoigne de l'intérêt grandissant pour l'hygiène et préfigure les avancées notables des décennies ultérieures. ♦

■ Jean-Pierre Hardy est conservateur-historien au Musée canadien des civilisations.

■ Nicole Castéran est rédactrice.